Pour une histoire concrète du « talent » : les sélections méritocratiques et le coup d'œil du topographe

A Concrete History of "Talent": Meritocratic Choices and a Surveyor's Glance

Valeria Pansini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10859>

DOI : 10.4000/ahrf.10859

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 5-27

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Valeria Pansini, « Pour une histoire concrète du « talent » : les sélections méritocratiques et le coup d'œil du topographe », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 354 | octobre-décembre 2008, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10859> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10859>

ARTICLES

POUR UNE HISTOIRE CONCRÈTE DU « TALENT » : LES SÉLECTIONS MÉRITOCRATIQUES ET LE COUP D'ŒIL DU TOPOGRAPHE

Valeria PANSINI

« Talent » est un terme couramment utilisé dans les études sur les modes de recrutement entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration, mais les insuffisances dans sa définition entravent son utilité comme catégorie d'analyse. Se penchant sur le monde de la topographie militaire, cet article reconstitue concrètement le savoir-faire qui y est appelé « talent », ainsi que son usage en tant que moyen de contrôle de l'accès au service. Par le biais de ce concept, une autre lecture des conflits pour les modes de formation dans les armes savantes devient possible, et les oppositions au modèle de dépersonnalisation et centralisation incarné par l'École polytechnique se clarifient.

Mots-clés : talent, mérite, armée, topographie, ingénieurs.

Le concept de mérite et sa valeur politique ont régulièrement été au centre des préoccupations des historiens de la fin de l'Ancien Régime, de la Révolution, et du Premier Empire. Les sélections dites méritocratiques, les modes de recrutement dans l'armée, l'attribution de valeur aux concepts de mérite, talent, service, ont fait l'objet de plusieurs analyses, parfois faussées par un finalisme voyant dans l'affirmation progressive de critères d'évaluation apparemment non fondés sur la naissance l'approche d'une organisation démocratique de la société et de la sélection de ses élites. Sur le chemin tracé entre autres par Guy Chaussinand-Nogaret¹,

(1) Guy CHAUSSINAND-NOGARET, « Un aspect de la pensée nobiliaire au XVIII^e siècle : l'anti-nobilisme », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 29, 1982, p. 442-452.

Jay M. Smith² a voulu montrer que le nouveau concept de mérite, qu'il est habituel de reconnaître comme actif à la fin de l'Ancien Régime, n'est pas étranger à la noblesse. Là où Chaussinand-Nogaret avait vu une ouverture des nobles à une valeur qui leur était étrangère, Smith voit le mérite comme une valeur éminemment noble car liée à la proximité au roi. À cause entre autres de la professionnalisation croissante du second ordre, on passe d'une modalité de service établie par le regard direct du monarque, que Smith définit comme personnelle, à une modalité publique, où le regard, garant du mérite, devient aussi omni-compréhensif qu'indirect. Le règne de Louis XIV est le moment clé du changement, quand la systématisation de la modalité personnelle de service ouvre la porte à la modalité publique, et aux contradictions inévitables entre l'élargissement du regard du roi à l'ensemble de ses sujets et le mérite sanctionné par la naissance noble. Ce sont ces contradictions, et les effets négatifs qu'elles ont sur l'accomplissement du service, que les réformateurs de l'armée de la fin du XVIII^e siècle essaient de résoudre, ouvrant ainsi la porte à une explicitation critique qui attaquera les bases mêmes de l'aristocratie et de la monarchie.

L'idée au centre de l'ouvrage de Jay Smith est extrêmement puissante, mais reste essentiellement construite autour du règne de Louis XIV ; les chapitres censés analyser l'idée de mérite au XVIII^e siècle se limitent à appliquer une clé d'interprétation précédemment établie. En dépit d'une vérification insuffisante sur des sources non imprimées, la grille utilisée par Smith ouvre des perspectives importantes et tente une différenciation des concepts de mérite et de talent, ce dernier étant défini comme un ensemble de capacités à mettre en œuvre dans un contexte spécifique ; l'affirmation du mot « talent » dans cette acception remonte-rait à la fin du XVII^e siècle.

D'autres travaux récents³ considèrent le concept de « talent » : John Carson⁴ se penche sur la correspondance entre Jefferson et Adams, et sur le talent comme discriminant idéal dans une société forcément inégalitaire

(2) Jay M. SMITH, *The Culture of Merit. Nobility, Royal Service, and the Making of Absolute Monarchy in France, 1600-1789*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996.

(3) Sans centrer son ouvrage sur le « talent », Patrice BRET l'utilise comme catégorie distinguée du mérite dans Patrice BRET, *L'État, l'armée, la science*, Rennes, PUR, 2002, en utilisant la référence importante d'André CORVISIER, « Hiérarchie militaire et hiérarchie sociale à la veille de la Révolution », dans *Revue internationale d'histoire militaire*, 30, 1970, p. 77-91.

(4) John CARSON, « Differentiating a Republican Citizenry : Talents, Human Science, and Enlightenment Theories of Governance », *Osiris*, 17, 2002, p. 74-103.

mais néanmoins juste. Rafe Blaufarb⁵ propose une vision d'ensemble riche et utile des questions de recrutement dans l'armée entre la fin de l'Ancien Régime et le Premier Empire ; mais si l'importance de l'ouverture des carrières militaires au talent est répétée, une définition du talent en tant que valeur et en tant que catégorie effective de sélection n'est pas parmi les buts de l'ouvrage. Carson, au contraire, met la définition du concept au centre de ses efforts, mais ne dépasse pas le niveau des significations internes décelables dans les textes qu'il étudie, et des définitions de dictionnaires. Le contexte de la correspondance de Jefferson et Adams a d'ailleurs plus à voir avec la théorie politique qu'avec la pratique des recrutements et des évaluations du service, et les talents qui y sont nommés sont innés, abstraits, potentiels.

Il en est tout autrement pour le talent des officiers étudiés par David Bien⁶, dans son article inégalé sur l'armée française du XVIII^e siècle. Les réformateurs militaires de la fin de l'Ancien Régime emploient régulièrement le mot « talent » pour caractériser les officiers dont l'armée a besoin pour sortir de la crise et rétablir le niveau de service auquel elle est appelée. À l'opposé du talent il y a le manque de professionnalisme, apporté par l'argent des enfants de roturiers anoblis, et par les enfants de la haute noblesse, favorisés par leur naissance, mais mal préparés au service, et indisponibles à l'abnégation qu'il demande. Les ennemis visés par la réforme Ségur de 1781 sont magistralement identifiés, mais le questionnement s'ouvre aussi sur l'identification d'un objet plus volatil : que voulait-on dire en désignant un officier de l'armée comme homme de talent⁷ ? Par l'étude des textes des théoriciens et du fonctionnement de l'École militaire, David Bien peut répondre que le talent à la fin du XVIII^e siècle n'est pas une faculté innée, mais une compétence acquise au bout d'une longue pratique.

L'intention de ces pages est de continuer le chemin d'identification du concept de talent et de son usage par les acteurs, en abandonnant le terrain des définitions désincarnées, issues essentiellement des textes théoriques imprimés et des dictionnaires, pour reconstituer sa valeur dans la pratique du travail et du recrutement dans les armes savantes de la fin

(5) Rafe BLAUFARB, *The French Army 1750-1820. Careers, talent, merit*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2002.

(6) David BIEN, « The Army in the French Enlightenment: Reform, Reaction, and Revolution », *Past & Present*, 85, 1979, p. 69-85. Du même auteur « La réaction aristocratique avant 1789 : l'exemple de l'armée », *Annales ESC*, 29, 1974, p. 23-48.

(7) *Ibid.*, p. 79.

de l'Ancien Régime. Les armes savantes sont l'objet préférentiel de cette analyse, non seulement par la qualité des sources disponibles, mais par l'importance centrale qu'elles ont dans le processus de professionnalisation de l'armée, et, par conséquent, dans la formation des nouvelles élites après la fin de l'Ancien Régime. Cet article analysera en particulier le cas des ingénieurs géographes militaires, membres du corps spécialement député aux travaux topographiques. L'étude des modes de leur formation et des manuels qu'ils utilisent et écrivent révèle l'existence d'une qualité particulièrement valorisée dans leur profil, le « coup d'œil militaire », talent spécifique du topographe. Par l'analyse du « coup d'œil » nous voulons rendre le « talent » dans sa tangibilité, en tant que compétence douée d'une forte valeur heuristique. On fera de même ensuite pour sa valeur sociologique et politique. Le « talent » est utilisé comme critère d'évaluation dans le service pour une période de temps limitée, identifiable à travers l'analyse des conflits qui entourent le concept : les bornes de cette validité, à placer approximativement entre 1760 à 1820, seront aussi les bornes chronologiques de référence de cette étude.

L'attention parallèle à la valeur heuristique et sociologique est une démarche issue de l'histoire des sciences qui permet, par son ouverture, de faire d'une étude apparemment très spécialisée une clé pour toucher des questions de large portée en histoire de la Révolution : l'histoire concrète du talent est une histoire de privilèges et d'égalité, de renouvellement des élites, d'institutions face à leurs crises. Elle veut être aussi, ou surtout, l'histoire d'un changement : comment, au moment où se rencontrent « le penser et l'agir » et « s'ouvrent tous les champs du possible »⁸, des pratiques spécifiques et encore fonctionnelles commencent à être valorisées de façon différente, et comment à toute étape de ce processus dont nous connaissons l'issue, les voies qui seront abandonnées restent ouvertes et influentes.

Apprendre à côté des anciens : les enjeux de la formation interne

La formation accoutumée des ingénieurs géographes sous l'Ancien Régime avait été la tradition familiale et l'apprentissage au sein de l'institution, le Dépôt général de la guerre⁹. Les positions étaient héréditaires,

(8) Jean-Clément MARTIN, « Introduction générale », dans Jean-Clément MARTIN (dir.), *La Révolution à l'œuvre*, Rennes, PUR, 2005, p. 11.

(9) Le Dépôt général de la guerre, fondé en 1691, est jusqu'au XIX^e siècle, l'institution militaire députée à la production et à la conservation du matériel topographique. Le groupe des ingénieurs géographes y est rattaché en 1744.

non pas officiellement, mais de fait : les enfants et neveux des topographes actifs étaient admis comme surnuméraires, ils apprenaient le métier en recevant un salaire réduit, et c'est à eux que l'on confiait les places d'ingénieur titulaire quand elles se libéraient. Il n'était donc pas rare que les jeunes aient à remplacer directement leur parent mort ou parti à la retraite, de telle façon que le revenu puisse continuer à être assuré à la famille. La formation interne était un mode reconnu, non pas une déviation, ou un archaïsme : elle concernait certainement la géométrie, le dessin, les systèmes de fortification, la pratique militaire. En 1769 J.-B. Berthier, chef des ingénieurs géographes, définit, dans un court et précieux texte¹⁰, les conditions d'admission au service actif en tant qu'ingénieur : il s'agit des termes de la vérification de la formation, plus que de ses procédés. La géométrie y a une place importante, mais les ingénieurs ne doivent connaître que « ce qu'il faut de géométrie pour être en état de déterminer géométriquement les points capitaux de toute espèce de carte »¹¹. La phrase est orientée vers l'application des connaissances : les ingénieurs doivent être en état d'exercer une fonction ; les connaissances ne sont pas explicitées en tant que telles, mais par rapport à la capacité d'opérer qu'elles permettent d'obtenir.

Les années révolutionnaires voient la naissance et l'affirmation relative d'une seconde tendance en termes de formation : à côté de la formation interne au Dépôt, que l'institution en crise n'est d'ailleurs plus en mesure d'assurer, s'affirme la voie des écoles externes, l'École centrale des travaux publics d'abord, l'École polytechnique ensuite, puis l'École des géographes. Patrice Bret a bien décrit les étapes de l'affirmation de ces différentes écoles¹². Dès sa naissance, l'École centrale des travaux publics est indiquée comme le lieu de première formation des topographes militaires. Les polémiques commencent aussitôt, car au Dépôt de la guerre le droit à la formation directe des nouvelles recrues est revendiqué. L'argument principal du directeur, Calon, est la nécessité de la pratique sur le terrain, qui semble être absente de l'apprentissage du jeune ingénieur à l'École des travaux publics : après leur apprentissage théorique, ces jeunes ne seraient, selon Calon, que des « faibles écoliers sans utilité »¹³. En jeu

(10) Jean-Baptiste BERTHIER, *Ingénieurs géographes. Conditions pour être admis*, BNF, Département des cartes et plans, Ge FF 13 292.

(11) Jean-Baptiste BERTHIER, *op. cit.*, p.1.

(12) Patrice BRET, « Le Dépôt général de la guerre et la formation scientifique des ingénieurs-géographes militaires en France (1789-1830) », *Annals of Science*, 48 (2), 1991, p. 113-157.

(13) CALON, *Observations à la Convention nationale sur le projet d'établissement d'une école centrale des travaux publics*, Paris, Imprimerie Nationale, 7 vendémiaire an III.

dans cette compétition, on trouve la nécessité pour les ingénieurs géographes de se démarquer grâce à un savoir-faire qui leur est propre, et qu'ils peuvent revendiquer seulement dans la mesure où il est pratique, les autres armes étant théoriquement préparées aussi. La formation interne, qui semble en effet ne jamais s'arrêter totalement, reçoit une formalisation bienvenue en 1809, avec la fondation de l'École impériale des ingénieurs géographes : à ce nom de grande résonance correspond entre 1809 et 1812, une classe de quatre élèves en moyenne par an, placée au sein du Dépôt de la guerre, qui suit les enseignements donnés par des ingénieurs géographes, donc par des professeurs internes, et sous le contrôle strict d'un de ces ingénieurs, Louis Puissant, qui sera mathématicien de renom et est un topographe militaire expérimenté, ayant servi activement au Dépôt de la guerre. Plutôt qu'une école de conception toute nouvelle, l'École impériale des ingénieurs géographes semble donc être une dénomination officielle, sous laquelle les mêmes systèmes de formation traditionnelle peuvent continuer à être abrités, tout en étant considérablement enrichis par le haut profil scientifique de l'un des professeurs. Assurément, la formation interne du Dépôt se présente, pendant les années de la Révolution et du Consulat, comme un bastion de la pratique de terrain comme base de l'apprentissage du métier. Les jeunes sont encore censés apprendre à côté des anciens, et non pas seulement recevoir des cours magistraux. À côté de cette position forte, défendue comme vitale pour le service topographique dans l'armée, le modèle de l'école d'application s'affirme lentement, à travers la nécessité d'une amélioration des connaissances théoriques, surtout mathématiques, des nouveaux officiers. Ce modèle, qui s'était déjà affirmé avec plusieurs années d'avance dans les autres « armes savantes », bénéficie en fait d'un vide à remplir dans le système de formation d'un service de l'armée, la topographie, qui était resté parmi les plus traditionalistes. Le vide s'était progressivement créé quand les rythmes de la formation traditionnelle s'étaient désorganisés, tout d'abord du fait des restructurations radicales de l'époque révolutionnaire, puis en raison de la croissance démesurée du service topographique et de ses besoins sous le Consulat. D'un autre côté, les connaissances militaires, éminemment liées à la pratique, et à la pratique de la guerre, sortent du programme d'études en 1809, mais sont présentées comme fondamentales à l'accomplissement du service dans les manuels écrits par les ingénieurs au moins jusqu'à l'époque consulaire. Deux tendances s'opposent clairement dans la conception de la formation : l'une allie pratique du terrain et connaissance de la guerre, l'autre poursuit un savoir plus technique, impersonnel, et théoriquement plus ambitieux.

La topographie au cœur de la logique militaire

Les manuels permettent une reconstitution de l'activité scientifique des topographes militaires, mais aussi des critères et concepts qu'ils utilisent pour valoriser leur rôle. *L'art de lever les plans*¹⁴ publié par Dupain de Montesson en 1763 joue un rôle central dans cet espace scientifique particulier et pour la définition de notre corpus : les citations croisées montrent que cet ouvrage est considéré comme référence fondatrice dès sa publication, et qu'il reste valable jusqu'à l'époque impériale, quand il est encore couramment cité. L'horizon de validité de l'ouvrage de Dupain de Montesson, ainsi que les critères internes, les arguments traités, la structure du texte, la vision du travail topographique transmise, permettent de délimiter un corpus de textes, couvrant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les années révolutionnaires, le Consulat et l'Empire, dans lequel un même système conceptuel est utilisé.

Sans surprise, la totalité des manuels concorde sur l'importance militaire de la topographie, ou mieux, sur sa nécessité absolue pour toute action de guerre, et pour toute opération de connaissance en temps de paix qui puisse être militairement utile. Les auteurs des manuels vont jusqu'à affirmer que la topographie et la science de la guerre ne sont qu'une seule et même connaissance. Cette affirmation a une double conséquence : d'un côté, le topographe devient le militaire par excellence, et le soutien indispensable du commandement ; de l'autre, on affirme l'importance de l'expérience de la guerre, et ceci plus ou moins explicitement contre la primauté des connaissances théoriques. Lacuée, général, conseiller d'État, et auteur en 1805 d'un *Guide de l'officier particulier en campagne*¹⁵, recommande dans son texte la connaissance de la topographie à tout officier qui veut rejoindre des grades élevés. Le même Lacuée avait présenté et défendu au Conseil d'État en 1804 un projet visant à établir une école pour les géographes militaires¹⁶. Le projet, qui ne vit pas le jour, ne mentionnait pas de privilège de l'École polytechnique (aucune priorité d'accès n'était explicitement réservée aux élèves sortant de ses premières années) et se présentait comme une relative défense de l'indépendance de la formation topographique face à la centralisation et à

(14) DUPAIN DE MONTESSON, *L'art de lever les plans de tout ce qui a rapport avec la guerre, & à l'architecture civile et champêtre*, Paris, Jombert, 1763.

(15) Jean-Gérard LACUÉE, *Guide de l'officier particulier en campagne*, Paris, Barrois, an XIII [1805].

(16) Voir Patrice BRET, *op. cit.*, p. 134.

l'augmentation des heures de formation théorique aux dépens de la pratique dont cette centralisation était tenue pour responsable. Lacuée est nommé gouverneur de l'École polytechnique dans cette même année 1804, et accroît considérablement la part de la formation géographique et du dessin, chargeant de la tâche un ingénieur géographe recruté comme professeur externe. Son *Guide de l'officier particulier en campagne*, ouvrage qui se veut complet, réunissant tous les domaines qui peuvent intéresser l'officier, est aisément comparable, par sa structure et son contenu, aux manuels du XVIII^e siècle. Lacuée y affirme que la pratique du travail topographique forme la « logique militaire »¹⁷, une habitude à penser militairement, qui ne peut s'acquérir que sur des temps longs.

Mais quelle est la tâche réelle du topographe en temps de guerre ? Il est avant tout censé voir, remarquer, et reproduire en termes militaires. Cette fonction plurielle, qui exclut ou presque la responsabilité d'expliquer les faits et les objets qu'on reproduit, est au cœur de sa légitimité militaire autant que de sa légitimité scientifique¹⁸. Le travail idéal est donc celui qui présente des données réutilisables par le général. C'est à ce dernier que revient la responsabilité de l'action, et c'est lui qui possède le talent nécessaire pour la conduire. L'exercice du commandement à tous les niveaux, mais en particulier au sommet de la hiérarchie, rend nécessaire la connaissance du terrain, parce que les décisions qu'on est forcé de prendre doivent être fondées sur les données recueillies. L'officier auteur de la reconnaissance n'est que l'œil qui voit et assemble ce que le général seul ne saurait voir directement. Dans cette relation de communication se joue l'essentiel du rapport hiérarchique : le topographe est censé comprendre de quoi le général a besoin, non seulement selon des principes préétablis, mais selon la situation qui se présente, sans que les termes de cette nécessité lui soient obligatoirement explicités. Le général doit pouvoir faire confiance aux données qui lui sont présentées, comme s'il en avait été lui-même le témoin. Or, la garantie de la possibilité de cette opération n'est pas dans l'objectivité de l'établissement des données, mais dans la complémentarité de deux subjectivités, c'est-à-dire dans la possibilité d'une communication préférentielle entre le responsable du commandement et donc de l'action, le général, et le responsable de la vision,

(17) Jean-Gérard LACUÉE, *op. cit.*, p. 220.

(18) Voir Pierre de BOURCET, « Mémoire sur les reconnaissances militaires », *Journal de la librairie militaire, 1875-1876*, p. 1-102. Le mémoire, très influent, a été écrit dans les années 1750 et a abondamment circulé comme manuscrit.

le topographe¹⁹. La différenciation des talents de deux personnes est ce qui permet la préparation de la bataille, et donc l'accomplissement du service. Au centre de la logique commune qui permet la communication il y a la notion de « coup d'œil », difficile à cerner, mais absolument omniprésente. Pierre de Bourcet établit une différence explicite entre le coup d'œil de prévoyance, qui est celui que le topographe exerce quand il imagine le déroulement de la bataille dans le terrain qu'il reconnaît, et le coup d'œil d'action qui est nécessaire au général en bataille, pour en percevoir toutes les phases et savoir faire agir ses troupes. Le coup d'œil de prévoyance du topographe est une manière de percevoir le terrain dans un moment déterminé, et se borne à connaître et faire connaître ; le coup d'œil du général perçoit une situation dans la durée et sert de base à la conduite d'une action. La différenciation des deux tâches est donc plus complexe : il ne s'agit pas seulement de la vision pure d'un côté, et du commandement de l'autre, mais d'une responsabilité perceptive et spéculative partagée et différenciée. L'application de ces regards militaires est le fruit de réflexions compliquées, réunissant plusieurs capacités :

« Il faut voir [le terrain] en géomètre pour en évaluer l'étendue ; il faut le voir en tacticien pour y appliquer les mouvemens d'une armée [...] ; il faut le voir en mécanicien pour y découvrir à propos la possibilité de créer ou d'anéantir des obstacles »²⁰.

Cette réunion de savoir-faire différents est ce qui définit la façon militaire de penser, et le coup d'œil militaire. Or, la complexité de la définition et la réunion de savoir-faire rares et différents, sont deux des visages de la stratégie des topographes auteurs des manuels pour s'approprier la qualité du « coup d'œil » et limiter en même temps les possibilités de son acquisition. Le coup d'œil militaire, qu'il s'agisse de celui du général ou de celui du topographe, n'est pas donné à tout le monde.

« Le dessin est d'autant plus utile que tout le monde n'a pas la mémoire locale : elle est innée chez les uns, les autres l'acquièrent par une grande pratique ; mais le plus grand nombre n'a pas cette qualité et ne peut

(19) J'ai analysé plus en détail cette communication et ses implications dans Valeria PANSINI, « Pratique de la description militaire. L'exemple des topographes de l'armée française (1760-1820) », dans G. BLUNDO et J.-P. O. de SARDAN (dir.), *Pratiques de la description*, Paris, EHESS, collection « Enquête », 2003.

(20) J.-J. VERKAVEN, *L'art de lever les plans, appliqué à tout ce qui a rapport à la guerre, à la navigation, et à l'architecture civile et rurale*, Paris, Barrois, 1811 [2^e éd.], p. 233.

l'acquérir ; car la pratique seule, sans quelques dispositions naturelles, ne la donne point »²¹.

Qu'on réduise les capacités nécessaires à une mémoire du terrain, comme ici Bourcet, ou qu'on les associe plus directement à des vertus militaires, comme le fait d'imaginer rapidement les possibilités d'évolution d'une armée donnée dans une zone reconnue, les textes s'accordent à définir leur rareté. Le topographe est quelqu'un qui, plus ou moins aidé par une disposition naturelle, a acquis, grâce à des longues années d'usage et d'entraînement, la capacité d'accomplir un travail difficile. Les gens capables de ceci sont rares, et précieux à l'armée, car leur travail est absolument nécessaire. Le discours sur la rareté et la nécessité de cette capacité fonde le statut du topographe militaire. La connaissance des mathématiques est donc loin d'avoir le rôle principal dans la légitimité militaire et scientifique du topographe. En 1803, dans l'organe d'information du Dépôt de la guerre, le *Mémorial topographique et militaire*, le capitaine Allent avait souligné :

« Il ne s'agit pas ici d'expliquer les phénomènes, mais de les remarquer ; de se livrer à des études de théorie, mais de se rendre familières quelques notions simples, positives, et de pratique ; d'approfondir quelques sciences, mais de connaître leurs résultats, et de les appliquer à la guerre »²².

À une époque où les discussions sur les priorités dans la formation étaient déjà engagées, et où les projets d'écoles concurrentes continuaient d'être présentés, le Dépôt réaffirmait ses exigences : l'institution devait pouvoir recruter des hommes avec de bonnes bases en mathématiques et en dessin, mais capables surtout d'appliquer ces connaissances à la guerre. L'ingénieur géographe doit clairement être un militaire bien avant d'être un mathématicien.

Talent inné, talent acquis, talent nécessaire

Le coup d'œil est donc un concept central, parce que nécessaire à l'accomplissement du travail, et d'acquisition suffisamment difficile pour être aisément contrôlable. Mais le talent et le coup d'œil sont-ils la même

(21) Pierre de BOURCET, *op. cit.*, p. 2.

(22) A. ALLENT, « Essai sur les reconnaissances militaires », *Mémorial Topographique et militaire*, n° 4, II^e Trimestre, An XI [1803], p. 185-186.

chose ? Si l'on revoit à quelles données le mot « talent » est associé dans les sources, on attribue les occurrences à deux groupes de référence, le spatial et le militaire. Le premier groupe réunit les qualités qui marquent une certaine sensibilité à l'espace et à sa perception. On y trouve le talent qui est « mémoire locale », selon l'expression de Bourcet ; proche de la mémoire visuelle et du sens de l'orientation, ce talent permet de mémoriser rapidement un terrain. Dans ce groupe, il y a aussi les talents qui sont en relation directe avec le sens de la vue, et les techniques visuelles dont le topographe se sert pour entraîner son sens et en faire un instrument de travail optimal. Le regard est en même temps dressé et doué pour chercher les régularités, transformer et traduire la réalité dans un système de signes nécessaire au traitement de ces informations par d'autres personnes. Grâce au talent spécifiquement militaire dit de « prévoyance », l'officier peut imaginer les mouvements de l'armée sur le terrain : mais les caractéristiques de chaque arme, presque de chaque pièce d'artillerie doivent être connues, et l'officier doit savoir lire obstacles et avantages, arriver à les quantifier, en termes d'heures de résistance d'une position, de nombre d'hommes nécessaires, de temps de déplacements, ou de portée des coups. L'apprentissage et l'usage, encore une fois, sont les seuls moyens d'acquérir ces connaissances. Pour que sa prédisposition puisse être correctement exploitée, le topographe doit donc connaître l'armée par l'étude et l'expérience de la guerre, comme il doit connaître le terrain par sa vue et sa mémoire locale. Disposition innée et usage acquis sont liés de façon inséparable, pour constituer un talent auquel les auteurs topographes militaires donnent le nom de coup d'œil. À la fin du XVIII^e siècle, et au moins dans le discours militaire, le talent est un concept mixte : il désigne en même temps des connaissances acquises et les dispositions naturelles nécessaires pour les acquérir. La signification identifiée par Bien est valable mais ne subsiste pas de façon indépendante.

Les talents sont des objets codifiés : en y faisant référence, on indique ce qui permet à la personne qui en est dépositaire d'assurer une fonction spécifique de façon efficace²³. La description des caractéristiques du talent n'est pas nécessaire, car c'est la capacité d'accomplir la tâche qui le décrit. La définition de talent est donc une donnée utilisable, car on sait de quels hommes on dispose quand on connaît leurs talents : méthodes,

(23) Picon est confronté au concept de talent pour les architectes de la fin du XVIII^e siècle, et met en évidence le fait que le talent correspond à l'application basique des règles : à un niveau donc certainement peu élaboré, mais essentiel. Voir Antoine PICON, *Architectes et ingénieurs au siècle des Lumières*, Marseille, Parenthèses 1988, p. 90-91.

entraînement, apprentissage sont pensés comme étant « solidifiés » autour d'une personne. Seule la personne du topographe peut réunir ce mélange de prédispositions, forcément individuelles : éducation, formation, connaissances, usages. Il s'ensuit qu'aucune « rationalisation » ou « dépersonnalisation » n'est possible aussi longtemps qu'un tel concept reste la base de l'évaluation des ressources humaines. Le talent n'est pas reproductible à la demande. Des personnes l'incarnent, et ces personnes seules peuvent le transmettre. Toutefois, si l'échelle sur laquelle la capacité se fonde est personnelle, jamais elle n'est liée à une personne précise, sauf en cas d'excellence extrême. Dans les autres cas, le topographe est porteur d'un savoir-faire qui, tout en n'étant pas séparable de sa personne, est censé être le même que pour d'autres individus également préparés, le travail à faire étant lui aussi le même. La possibilité d'actualisation d'un travail précis reste construite à une échelle personnelle anonyme, ce qui signifie que la personne qui cristallise le talent est la vraie et seule garantie que le travail pourra être accompli. Les sources, ne discutent pas du parfait travail topographique, mais dressent le portrait du parfait topographe. En définissant les sujets aptes au service, ce concept mixte de talent assume une portée sociale forte. Dans l'armée, il s'affirme dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, au moment même où s'affiche une recherche de plus de compétence et de professionnalisation ; il résiste parfois comme seul critère légitime de sélection dans les années révolutionnaires et impériales, mais succombe, nous allons maintenant le montrer, à la régularisation de la Restauration.

Comment se passer du talent ?

Les années 1820 et suivantes voient l'accomplissement d'un changement dans les modes de la formation militaire et topographique, dont les prodromes se situent dans la période consulaire et impériale, et qui devient évident dans les formes éditoriales. Nous ne trouvons plus de manuels proprement dits, comme ceux auxquels on était habitué jusqu'à l'Empire : format portatif, division en chapitres correspondant chacun à un problème pratique spécifique, et qui détaillent la « manière de faire ». Les textes qui enseignent la topographie militaire dans les années 1820 et 1830 sont des bases plus ou moins développées pour des cours collectifs. Nos exemples seront les ouvrages de Clerc (1833)²⁴ et Duhousset

(24) Antoine CLERC, *Cours des éléments de la pratique des levés topographiques à l'usage des élèves de l'École d'application de l'artillerie et du génie*, Lithographie de l'École d'Application, 1833.

(1824)²⁵. Bien qu'adressés à des publics différents (les élèves de Clerc se préparent à être ingénieurs, alors que les élèves de Duhousset seront des officiers non spécialisés), les deux cours publiés sont spécifiquement topographiques. Duhousset est un lieutenant ingénieur géographe ; Clerc, qui tient son cours presque dix ans plus tard, est un lieutenant-colonel à la retraite. Dans des conditions différentes, leur fonction est commune : ils sont ou sont devenus des enseignants. Leur but est d'enseigner une technique spécifique à un groupe d'étudiants qu'on suppose uniforme. Le moyen pour y arriver est d'établir des règles de méthode, et de faire en sorte que les élèves puissent les mettre à exécution correctement. Duhousset dit explicitement que le but est de rendre facile l'usage des observations, des signes, et des instruments pour le plus grand nombre possible d'élèves. Pour y parvenir, il choisit de s'adresser à leur raisonnement plutôt qu'à leur dextérité. Le but n'est donc plus celui de former quelqu'un qui puisse être le parfait topographe, mais d'élargir les connaissances au plus grand nombre d'élèves possible. C'est pour cela que Duhousset affiche la volonté précise d'adresser l'enseignement à ce que les élèves ont de commun : le raisonnement au sens de faculté fondamentale, précédant toute manière de raisonner spécifique apprise. Au lieu d'aider par l'entraînement les qualités spécifiques et innées des jeunes aspirants ingénieurs, et de chercher à repérer les plus doués par des exercices, comme le faisait Bourcet, Duhousset choisit d'adapter son enseignement aux modalités élémentaires selon lesquelles ses étudiants ont déjà naturellement appris à penser. Bourcet ou Dupain de Montesson enseignaient par la pratique une nouvelle manière de penser, une nouvelle logique, où les principes militaires et l'adaptation à la façon de voir du commandant étaient placés au centre. Duhousset utilise les mécanismes mentaux, qu'on imagine normaux, des élèves auxquels il s'adresse et qu'il prépare par des procédés essentiellement mathématiques. Toute référence au talent comme condition *sine qua non* du travail topographique est éliminée du texte. L'idée de la pratique comme moyen pour apprendre à penser militairement, comme apprentissage d'un art, est absente, tant du texte de Duhousset, que de celui de Clerc.

« On conçoit [...] la possibilité d'employer pour caractères fondamentaux de l'écriture topographique ceux pratiqués dans les considérations géométriques ; et par conséquent on parviendra à faire de l'art de la

(25) F.C. DUHOUSSET, *Mémoire topographique faisant partie des leçons données à l'École royale spéciale militaire en 1824*, Paris, Migneret, 1824.

topographie une simple application de la trigonométrie et de la géométrie descriptive »²⁶.

Rien d'autre qu'une application, donc, en tant que telle réalisable par toute personne qui en connaît les principes. On ne peut attribuer les choix de Duhousset au souci de former un public de non spécialistes : en effet, les manuels du XVIII^e siècle étaient aussi conçus et écrits par les ingénieurs pour permettre aux officiers qui n'étaient pas spécialistes d'acquérir un regard topographique, considéré indispensable au commandement. La comparaison est donc possible : le contraste qu'elle met en évidence, non seulement avec les manuels d'Ancien Régime, mais aussi avec le texte d'Allent, publié en 1803, est si brutal qu'il semble être délibéré. Ce n'est pas un hasard si Duhousset commence son texte en faisant *tabula rasa*, en affirmant, de façon excessive, qu'il n'existe aucune œuvre complète sur la topographie.

Les mathématiques, que les instructions de Berthier en 1769 reléguent au rôle de technique auxiliaire, ont pris clairement le dessus. Le conflit qui avait entouré les écoles du Dépôt de la guerre, entre les partisans de la pratique et de la logique militaire d'un côté, et ceux de l'approfondissement des connaissances théoriques et mathématiques de l'autre, a apparemment été résolu en faveur de ces derniers. Au niveau de la formation, la portée de cette évolution se vérifie sur deux points essentiels : le degré de personnalisation des connaissances, et l'élargissement des possibilités d'apprentissage. Les mathématiques ne sont liées à personne, et sont en principe accessibles à tous. On se réfère aux mathématiques théoriques devenues le cœur de la formation topographique en 1824, et certainement pas au savoir mathématique qui faisait partie du savoir-faire de l'ingénieur géographe à la fin du XVIII^e siècle, impossible à séparer des autres composantes. Les connaissances mathématiques sont maintenant isolées, précédant, dans la logique et dans le temps de l'apprentissage, leur application topographique. C'est exactement cette autonomie, et cet ordre de priorité, qui étaient impossibles au XVIII^e siècle. Une fois la personnalisation des savoirs volontairement cassée, les possibilités d'apprentissage s'élargissent. Le changement qu'on voit à l'œuvre dans les textes formatifs atteste l'affirmation définitive de la structure par écoles de l'enseignement militaire, mais aussi un glissement dans les concepts qui rendent possible l'activité scientifique. Le talent n'est plus la ressource essentielle, mais plutôt l'écueil à éviter : l'intention explicite de Clerc et

(26) F.C. DUHOUSSET, *op. cit.*, p. 6.

de Duhousset est celle de détacher la possibilité du travail de la personne qui le met en œuvre, et de le faire reposer au contraire sur une base de type disciplinaire. C'est ainsi que le travail peut être décomposé, interrompu, repris, et qu'on pense pouvoir, enfin, se passer du talent.

Talent et mérite : aristocratiques ou égalitaires ?

L'effet de changement radical émanant des textes de Clerc et Duhousset est augmenté par leur haut niveau d'explicitation : la volonté de rupture est encore plus forte que la rupture réelle, pourtant indiscutable. Mais ces mêmes aboutissements étaient loin d'être évidents dans les années révolutionnaires et napoléoniennes, quand la question des critères de recrutement devenait fondamentale pour une société qui se voulait égalitaire, mais qui nécessitait rapidement les services des meilleurs. C'est d'ailleurs sous la Révolution que deux concepts fondamentaux pour le recrutement, le talent et le mérite finissent par rentrer en collision²⁷. Ces deux termes ayant une connotation positive, ils sont souvent énoncés ensemble dans les sources, par exemple quand l'on souhaite que les officiers de l'armée soient doués des deux. Ils demeurent néanmoins différents, et l'imprécision dans leur usage est souvent porteuse de confusion. Il est vrai que le mérite²⁸, comme le talent, est affecté par l'éducation : l'*Essai sur le vrai mérite de l'officier*²⁹ de Desrivières, est, sous un tel titre, un texte essentiellement consacré à l'éducation du militaire. On y affirme que, si tout gentilhomme est né pour les armes, tous ne possèdent pas la même bravoure, et l'armée ne devrait recruter que les meilleurs. Un jeune noble est comme une pierre précieuse : son éducation doit faire ressortir son mérite comme le lapidaire fait ressortir la beauté des diamants et des rubis. Pour Desrivières le mérite n'est que noble, mais d'autres essais³⁰ bien plus critiques envers les privilèges de l'aristocratie partagent avec lui un langage commun et une commune affirmation : le jeune et bon militaire est une matière première de qualité qui, formée par l'éducation ou l'entraînement, rentre dans le domaine de l'excellence.

(27) Pour les conflits sur l'avancement et le recrutement des officiers, à relire dans les termes de l'asymétrie entre talent et mérite, voir Rafé BLAUFARB, *op. cit.*, 2002, et avant lui Jean-Paul BERTAUD, « Le recrutement et l'avancement des officiers de la Révolution », *AHRF*, 210 (1972), p. 513-36.

(28) Nous renvoyons à l'ouvrage cité de Jay Smith et à ses références pour une analyse plus développée du concept de mérite.

(29) Ferdinand DESRIVIÈRES, *Essai sur le vrai mérite de l'officier*, 1769.

(30) On fait référence à deux ouvrages publiés de manière anonyme, *Essai sur l'éducation d'un militaire*, 1769, et *Mémoire sur l'éducation et la discipline militaire*, 1785, attribué à Charleval.

Les deux concepts, talent et mérite, sont construits de façon parallèle, mais à une notable exception près : le mérite doit continuellement être défini par rapport au sang, qu'on le lie presque exclusivement au nom, ou que l'on critique cette limitation. Le lien entre la noblesse et le mérite étant établi au niveau du principe, sa négation requiert une argumentation polémique. Le talent, par contre, n'est pas défini par la noblesse du sang. Il pourrait s'agir d'une simple omission : le talent est apanage des officiers, et les officiers sous l'Ancien Régime sont majoritairement nobles. L'hypothèse qu'on choisit de soutenir est pourtant différente : le mérite se lie à la noblesse par le fait d'être une qualité essentiellement morale, tandis que le talent reste une donnée technique et presque mesurable. Le mérite se fonde sur naissance et éducation, mais il est aussi valeur, courage, abnégation, expérience, ancienneté de service. L'expression « officier de mérite », réservée aux roturiers qui ont réussi à s'élever dans les rangs de l'armée, semble marquer une exception plus qu'un monopole : on nomme ainsi ces militaires, car c'est en eux que le mérite s'est exceptionnellement manifesté en dehors de ses sentiers habituels. Qu'il soit lié au sang noble ou pas, le mérite est une qualité morale publique, car directement liée au service du roi.

Dans les années révolutionnaires le conflit entre talent et mérite devient explicite, tout en n'étant pas nouveau : subreptice dans les réformes de l'armée de la fin de l'Ancien Régime, il s'était déjà déclenché dans les corps techniques, ainsi que dans les pays où le choix technocratique dans l'armée avait été plus net qu'en France. Dans les États du roi de Sardaigne, par exemple, le choix de valoriser les compétences techniques des jeunes officiers avait amené une confrontation assez nette avec l'ancienne aristocratie³¹. Le règlement du corps d'artillerie rédigé par Papacino d'Antoni en 1764, cité par Vincenzo Ferrone, est clair :

« Les études durèrent sept ans et une fois terminées, tous les cadets qui ont survécu à l'épreuve sont nommés officiers et promus à différents grades en fonction de leur talent et de leurs acquisitions sans aucune référence à l'ancienneté de service »³².

(31) Voir Vincenzo FERRONE, « Les mécanismes de formation des élites de la maison de Savoie. Recrutement et sélection dans les écoles militaires du Piémont au XVIII^e siècle », dans Dominique JULIA (éd.), *Aux sources de la compétence professionnelle. Critères scolaires et classements sociaux dans les carrières intellectuelles en Europe. XVI^e – XIX^e siècles*, dans *Paedagogica Historica*, XXX, 1, 1994, p. 341-370.

(32) Papacino D'ANTONI, *Sistema del corpo dell'Artiglieria*, 1764, cité et traduit par Vincenzo FERRONE, *op. cit.*, p. 354.

Ce que Ferrone, par manque de définition des termes, continue d'appeler un « choix méritocratique », est en effet la victoire décrétée du talent sur le mérite, de la capacité acquise sur l'ancienneté personnelle de service, et sur la noblesse du sang qui atteste du mérite accumulé par la famille.

Le talent n'est ni révolutionnaire, ni démocratique : le système peut très bien continuer à se reproduire tout en choisissant de lui donner la priorité. En France, le conflit éclate avec beaucoup plus de force quand les voies normales de reproduction du système se cassent. Le recrutement aux postes d'officiers massivement laissés vacants par la noblesse doit avoir une approche égalitaire³³. Or, au lendemain de la Révolution, quand la formation des militaires actifs a forcément été faite sous l'Ancien Régime, avec les règles d'accès à cette formation propre à l'Ancien Régime, le seul critère qui peut être considéré comme égalitaire est l'ancienneté de service, le mérite des non-nobles. Les exigences du fonctionnement de l'armée demandent pourtant des jeunes officiers capables et instruits. Le mérite et le talent deviennent clairement identifiables avec deux formes de recrutement, par ancienneté et par concours, et deux groupes : d'un côté les vieux soldats, méritants, de l'autre les jeunes qui ont appris.

Dans le monde restreint mais significatif de la topographie militaire, l'adoption d'une nouvelle synthèse semble pouvoir être située dans les années 1820, mais au moment le plus confus du changement, l'époque consulaire et impériale, deux systèmes basés sur des concepts potentiellement conflictuels coexistent et définissent les modes du travail scientifique. Talent et mérite avaient été employés dans le milieu de la topographie militaire d'Ancien Régime comme justifications du caractère héréditaire de la transmission du travail et du « droit au service ». Les enfants succédaient à leurs parents, et les prises de service étaient parfois très précoces : Louis Alexandre Berthier, le futur ministre de la Guerre de Napoléon, entre comme ingénieur géographe sous les ordres de son père en 1766 : il a treize ans. Le talent lié à la pratique et aux prédispositions et le mérite lié au sang étaient plus faciles à avoir quand on avait grandi dans une famille d'ingénieurs. La naissance dans une famille de militaires apportait des avantages nets pour la carrière dans l'armée, et encore plus dans l'armée de la fin de l'Ancien Régime. L'opinion est répandue : les fils de soldats sont les meilleurs soldats. Ceci est valable dans les grandes dynasties de noblesse militaire, comme dans les familles de petite noblesse, ou

(33) Voir Jean-Paul BERTAUD, *op. cit.*

même roturières, qui assurent durablement le service, normalement dans une même arme, sur plusieurs générations. S'il reste très difficile d'estimer réellement le pourcentage des roturiers parmi les officiers, il est évident que les armes savantes, et en particulier le Génie, où le nombre d'officiers permet une comparaison fiable avec les autres armes, constituent un cas limite du système de fonctionnement. C'est dans les armes savantes que l'on trouve plus de la moitié des roturiers anoblis par le fait d'avoir accédé à un haut grade ; c'est dans le Génie que l'on émigre le moins une fois la Révolution commencée. Ces traces laissent penser que c'était bien dans les armes savantes que se trouvaient la plupart des familles roturières traditionnellement au service du roi dans l'armée : une professionnalisation plus claire et une nécessité évidente de compétences techniques jouaient en leur faveur. Ces familles ne sont pas simplement tolérées, elles ne constituent pas une exception : le respect dont elles jouissent est très fort, et le mérite dont elles sont porteuses est reconnu. Loin de les exclure, la réforme qu'on a lue comme une « réaction aristocratique », et qui a lieu à la fin de l'Ancien Régime, veut en faire le noyau dur de l'armée. David Bien a montré³⁴ que le règlement Ségur de 1781, principal « accusé » de réaction aristocratique, n'est pas conçu pour fermer l'accès au grade aux roturiers : au contraire, en réglementant les nouvelles entrées, il conserve par voie d'exception les privilèges des familles non nécessairement nobles qui servaient depuis longtemps dans l'armée, l'ancienneté de service de la famille valant comme substitut de l'ancienneté de noblesse. Les membres des familles roturières de tradition militaire avaient d'ailleurs souvent pu obtenir leurs lettres de noblesse, grâce à trois générations de service³⁵. La « réaction aristocratique » apparaît surtout comme une réaction militaire, une fermeture de l'armée contre tout ce qui lui est extérieur. Les familles de tradition militaire, où l'environnement a été dès l'origine favorable à la formation selon les bons principes, sont le modèle de référence d'un processus conscient de professionnalisation.

Le talent, tout en étant un concept technique, était bien sûr jugé « héréditaire » : la famille et la formation précoce garantissaient la transmission du savoir-faire. À treize ans, Louis-Alexandre Berthier, membre

(34) David BIEN, *op. cit.*, 1979. Blaufarb et Smith ont plus récemment repris et enrichi cette analyse.

(35) Voir *Édit du roi portant création d'une noblesse militaire*. Donné à Fontainebleau au mois de novembre 1750, avec la déclaration du roi en interprétation du même édit, donnée à Versailles le 22 janvier 1752, Paris, Imprimerie royale, 1752.

du plus important clan³⁶ de topographes militaires du XVIII^e siècle, pouvait déjà être considéré capable d'accomplir un travail en tant qu'ingénieur. Il ne s'agissait pas de simple favoritisme, d'autant que la place d'ingénieur géographe était loin d'être la plus convoitée de l'armée. S'il a été nommé, c'est parce qu'on le considérait apte au travail, et si on le considérait apte au travail c'est parce qu'il avait eu les conditions pour acquérir cette aptitude. Les implications politiques de l'insistance des ingénieurs géographes sur les exigences de leur tâche sont à nouveau évidentes : le talent est déclaré nécessaire, mais les conditions de possibilité d'acquisition de ce talent sont strictes, et particulièrement favorables à la reproduction du système de travail et à la transmission des charges à l'intérieur des mêmes familles. En affirmant cela, on ne vide pas le mot « talent » de sa valeur heuristique et de la réalité de son application permanente, mais on l'ancre socialement, en soulignant son rôle en tant que moyen de contrôle utilisé par un groupe. À la fin du XVIII^e siècle, le système et son mode de renouvellement sont solidement établis, et ne semblent pas poser de questions : à l'intérieur du groupe, on assure la reproduction du talent, et celle du service du roi par conséquent. Quelques familles garantissent une compétence nécessaire et rare, elles sont donc indispensables au service.

Les critères de méritocratie qu'on a cru pouvoir lire dans les écoles révolutionnaires semblent radicalement différents : l'égalité des chances de manifester son propre mérite, indépendamment de sa naissance, est supposée être le fondement du système, et elle serait garantie par une évaluation objective du mérite établie à travers les mathématiques. En face de cette hypothèse courante³⁷, nous plaçons la lecture des oppositions aux grandes écoles, et en particulier à l'École polytechnique. Au mois de vendémiaire an VIII (septembre 1799) Thomas³⁸, député de la Marne,

(36) La mère d'Alexandre Berthier, Marie Françoise Lhuillier de la Serre, est épouse, mère, fille et sœur d'ingénieur géographe : son père prêtait service dans le corps, son mari le dirigera, son frère fera partie en tant que topographe de l'expédition de Bougainville, et ses trois fils rentreront très tôt au Dépôt de la guerre : Léopold, le cadet, n'a que 10 ans quand il accompagne Louis-Alexandre en Amérique, et signe avec lui des cartes de la guerre d'Indépendance.

(37) Voir entre autres : Janis LANGINS, « The École polytechnique and the French Revolution : merit, militarization, and mathematics », *Llull*, 13, 1990, p. 91-10 ; J.-P. CALLOT, *Histoire de l'École polytechnique*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1982 ; Ken ALDER, « French engineers become professionals, or, how Meritocracy made knowledge objective » dans CLARK-GOLINSKI-SCHAFFER (éds.), *The Sciences in Enlightened Europe*, Chicago University Press, 2000. Pour une analyse qui rend davantage compte de la complexité, Bruno BELHOSTE, *La formation d'une technocratie*, Paris, Belin, 2003.

(38) Conseil des Cinq-Cents, *Opinion de Thomas (de la Marne) sur le projet de Berthelemy (de la Corrèze), relatif à une nouvelle organisation de l'école polytechnique*. Séance du 2 vendémiaire an VIII.

prononce au Conseil des Cinq-Cents un discours très dur contre l'École, considérée comme inutile, dangereuse, et inégalitaire. Elle est inégalitaire parce que les élèves ne sont pas suffisamment payés, et qu'ils doivent nécessairement être aidés par leurs parents ; seules les familles aisées peuvent le faire. Elle l'est aussi parce qu'elle est centralisée : on attire les meilleurs à Paris, on augmente donc les dépenses des parents, et l'on prive la province de ses meilleurs éléments. Elle est inutile et dangereuse, parce qu'elle est un luxe : la formation assurée à Polytechnique devrait l'être dans les écoles centrales des départements. Si le niveau est différent, la solution doit être d'améliorer celui des écoles départementales. Il ne serait naturellement pas possible d'avoir des professeurs d'un niveau comparable à ceux des écoles parisiennes dans tous les départements, mais il n'est pas non plus nécessaire d'avoir comme enseignant le plus grand mathématicien du siècle pour apprendre les mathématiques nécessaires au service. Ce que Thomas conteste est effectivement la totalité du système qui est organisé autour de l'École polytechnique, qu'il décrit ainsi : des candidats au statut d'élèves, préparés en mathématiques, se présentent à l'examen d'admission ; quelques-uns sont admis, entretenus pendant deux ou trois ans, après quoi ils se soumettent à un autre examen pour rentrer dans une école d'application. Or, seules les écoles d'application sont réellement utiles au service. L'École polytechnique n'est qu'une coûteuse et inutile préparation, rendue moins efficace par l'excessive concentration, qui fait que beaucoup de candidats faibles et encore complètement inaptés se présentent aux examens des écoles d'application. Les résultats des examens d'entrée à l'école de l'artillerie à Châlons, qui conserve encore une école d'élèves³⁹, le démontrent : les élèves internes réussissent bien mieux que les polytechniciens, parce que ces derniers sont mal préparés. La suppression des écoles d'élèves, opérée dans le souhait de tout centraliser, diffuse la mauvaise préparation, parce qu'elle retarde le moment où l'on commence réellement à apprendre les choses nécessaires au service.

On reconnaît sans peine dans le discours de Thomas les arguments utilisés par les directeurs du Dépôt de la guerre contre les filières de formations extérieures. Les « faibles écoliers sans utilité » de Calon, sans expérience et sans pratique, sont les mêmes jeunes polytechniciens mal préparés que dénonce Thomas. La qualité de l'enseignement interne, dès

(39) L'école d'élèves de Châlons, qui venait d'être supprimée au moment du discours de Thomas, était une école interne préparatoire à l'examen d'entrée à l'école d'application de l'artillerie, au même titre que Polytechnique.

le début inséré dans le service, topographique ou d'artillerie, est constamment évoquée en comparaison avec la préparation formelle des jeunes polytechniciens. Les points centraux de critique sont au nombre de trois, strictement liés entre eux : la centralisation, la dépersonnalisation, l'inégalité. Dépersonnalisation et centralisation semblent aller de pair : les deux années à Polytechnique, qui réunissent tous les jeunes qui serviront dans l'armée après les écoles d'application, garantissent en quelque sorte la même préparation à toutes les nouvelles recrues. Mais la protestation n'est-elle pas motivée par l'uniformité même de l'enseignement ? C'est justement parce qu'elle est pareille pour tous que la préparation n'est pas adaptée. D'ailleurs, en dépit de l'uniformité et de la dépersonnalisation, l'accusation d'inégalité subsiste, et se précise : les chances de rentrer à Polytechnique ne sont pas les mêmes pour tous, et la centralisation est l'ennemi de l'égalité.

Le réel problème sur lequel le conflit se durcit n'est pourtant pas l'égalité des chances, mais plutôt la manière de produire des élites capables de servir la Nation comme elles servaient auparavant le roi. D'un côté la solution proposée est celle d'un nombre plus important d'écoles, distribuées plus régulièrement sur le territoire national, et le maintien des sections d'élèves internes dans les écoles d'application, où les jeunes recrues pourront acquérir dès les premières années, dans de petits groupes, et sous l'enseignement de praticiens des connaissances plus proches du service qu'ils devront rendre. Dans l'autre cas, la formation d'une élite passe par la sélection d'un groupe soudé, élevé ensemble, qui sera uniformément et plutôt théoriquement formé, et morcelé seulement au moment d'apprendre les applications au service des connaissances préalablement acquises. La garantie de la capacité de service est le *curriculum* pratique de l'individu dans le premier cas, l'uniformité de l'enseignement reçu dans l'autre. Du point de vue de l'égalité, la première proposition, celle de Thomas et de Calon, élargit le cercle de ceux qui peuvent être appelés au service, tout en rejetant fortement l'uniformisation de leur préparation ; la deuxième position trouve la garantie du projet égalitaire dans les critères de sélection du groupe qui, après une formation régulière, mérite de servir la Nation.

Dans les deux cas de figure, les mathématiques, bien avant d'être une forme objective d'évaluation du mérite, sont une nécessité technique primaire pour assurer les fonctions demandées : que l'on apprenne par l'application, ou que l'on commence par l'apprentissage théorique, il s'agit de ce que tous doivent apprendre. Et face à une classe entière,

destinée à être formée pour être l'élite du service militaire, les mathématiques ont aussi l'avantage d'être ce que tous peuvent apprendre. La théorie est pareille pour tous, tandis que, comme on l'a vu dans les textes des topographes militaires, la pratique est encore considérée comme l'affaire de quelques-uns. Mais les critiques de l'École polytechnique jugent dangereux l'enseignement de la théorie seule : en décidant de se passer du talent, on finira par le disperser, et par conséquent gâcher la qualité du service, qui est essentielle à l'armée et donc à la Nation.

La durée de vie du concept « mixte » de talent, inné et acquis, est limitée, pour des raisons techniques et politiques. Cette étude a voulu définir ces limites par l'observation des prises de positions des acteurs et des enjeux dont elles sont porteuses⁴⁰, tout en ancrant celles-ci dans la reconstitution pratique d'une compétence réelle. Le talent comme caractère exceptionnel est d'appréciation et d'utilisation difficile dans un système qui se veut égalitaire ; après la Révolution, il est implicitement destiné à être socialement perdant. Ce n'est pas l'inégalité de sa distribution qui pose problème, mais les conditions de son acquisition, trop strictement liées à l'héritage familial. Pour sa survie, le talent a le grave défaut de n'être ni aristocratique, ni démocratique, et, par son degré de personnalisation, d'être très peu adaptable à la modernisation. Pour être réellement démocratique, il faut que le talent soit considéré comme simplement inné, et donc retrouvable de façon uniforme dans toutes les familles et les classes sociales⁴¹. On sait qui l'emportera, et que cette nouvelle acception s'affirmera au point de brouiller les pistes de nos lectures d'historiens. Mais jusqu'à la fin de la période impériale, au moins, la partie est loin d'être jouée. Les partisans du « talent », si l'on peut les appeler ainsi, occupent des positions de pouvoir, et sont loin de n'être considérés que comme des conservateurs acharnés. Lacuée, partisan résolu de l'apprentissage pratique, est nommé gouverneur de l'École polytechnique en 1804, et la direction du Dépôt de la guerre est complètement acquise au discours plus conservateur. On se doit donc de considérer l'époque révolutionnaire et napoléonienne comme une situation où deux positions, deux systèmes de sens, continuent à coexister, à se superposer, et à gouverner finalement ensemble l'organisation du travail à l'intérieur de l'armée ; on se doit donc de

(40) Voir Jean-Luc CHAPPEY, « Les anti-Lumières et les oppositions intellectuelles à la Révolution », dans Jean-Clément MARTIN (dir.), *La Révolution à l'œuvre*, Rennes, PUR, 2005.

(41) David BIEN, *op. cit.*, 1979, p. 88.

reconstituer de façon détaillée et concrète les concepts utilisés, ainsi que les enjeux de leur usage.

Valeria PANSINI

Université Rennes 2, Département LEA
Campus Rennes 2 Villejean
Place du recteur Henri Le Moal
CS 24 307
35043 Rennes Cedex
vpansini@netscape.ne